

Guy Jimenes

Trop dans une seule journée



Éditions Barbedogre
2025

Trop dans une seule journée
a été publié une première fois
en 2008 (éd. Oskar).

La présente édition est revue et corrigée.

Illustration reproduite
avec l'aimable autorisation de
Karen Laborie.
karenlaborie.ultra-book.com

© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenes.net



Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.

Pour information, consulter les pages suivantes :
creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr
guyjimenes.net/livres-electroniques



ISBN 978-2-9599627-2-1

1. Stupide et seule

J'ai croisé Victor au premier inter-classe, dans le couloir bondé. J'ai avancé à sa rencontre, le sourire aux lèvres. Il était en compagnie d'Anaïs, une fille qui était dans notre CM2 et qui a eu la chance, elle, de se retrouver dans la même 6e que lui.

Ils bavardaient tous les deux, Victor semblait détendu, mais quand il m'a vue il a totalement changé d'expression, il a effacé son sourire et il est passé raide à côté de moi, sans même répondre à mon bonjour.

Je me suis demandé un instant s'il m'avait bien reconnue. Mais c'est ça le pire : son regard a croisé le mien, avant de se détourner. Et je me suis retrouvée stupide et seule.

– Louise !

C'était Jeanne.

– Hé ho, Louise ? Ça va ?

J'ai réalisé que j'étais arrivée devant la salle 12. J'avais gravi l'escalier et arpenté les couloirs sans même m'en rendre compte. Je revoyais le moment d'avant, comme un extrait de film passé en boucle où, sans cesse, le regard de Victor se détournait froidement. Je revoyais Anaïs, qui avait eu l'air surprise elle aussi par l'attitude de Victor...

Jeanne m'a tirée par la manche pour m'entraîner vers ma place. Elle a lancé à la prof d'anglais :

– Ma copine ne se sent pas *very well*.

Cela a fait rigoler une partie de la classe et mademoiselle Rauque a daigné sourire. J'ai retrouvé un peu de tonus.

– Ça va aller, ai-je dit à la prof.

Mais elle n'a pas semblé convaincue.

– Je te trouve bien pâle. N'hésite pas, si nécessaire, à interrompre le cours pour te rendre à l'infirmierie, m'a-t-elle proposé de sa voix suave qui est tout le contraire de son nom.

Je l'ai remerciée et je me suis assise à ma place habituelle, à côté de Jeanne.

– Alors ? m'a soufflé ma copine tandis que nous débattions nos affaires de cours. T'as un problème avec Victor ?

– Ça se voit tant que ça ?

– J'ai bien vu comment il t'a snobée dans le couloir.

– Jeanne, sois gentille, on ne parle pas de ça...

– D'accord, pas avant la fin du cours !

Je n'ai rien répondu. Je ne voyais pas bien ce que j'aurais à raconter. Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait.

Tout en ouvrant mon *Step in* à la page demandée, je me suis une nouvelle fois passé l'extrait du film, ce moment où nous nous étions croisés Victor et moi, mon sourire engageant se heurtant à son regard froid et hostile. Non, pas « hostile » ! Si le regard de Victor avait été « hostile », j'aurais pu me dire qu'il me reprochait quelque chose et j'aurais décidé de lui demander une explication.

Indifférent, voilà comment qualifier son regard. Et c'était pire que tout. Il n'y avait rien à expliquer. C'était clair : Victor avait cessé de m'aimer.

2. Miss Caractère

Je pense que toutes les filles se posent la même question quand un garçon cesse de les aimer : est-ce qu'il m'aimait vraiment ? Est-ce qu'il m'aimait autant que je l'aimais ? Autant que je l'aime ?

Je me suis enfermée dans ma chambre. À clé. Je le savais, maman avait horreur de ça, mais tant pis. Quand elle rentrerait de son travail, elle frapperait à ma porte et tournerait en vain la poignée.

– C'est pas vrai ! soupirerait-elle. Qu'est-ce qu'il t'arrive encore ?

« Encore »... Parce qu'il paraît que je prends toujours tout au tragique, que je fais « une montagne d'une souris », que « je me noie dans un verre d'eau »... Maman n'est pas la seule à me gratifier de ces expressions toutes faites, papa participe lui aussi à la distribution. En général, il vient en renfort cogner à ma porte.

– Allez ouvre, Miss Caractère ! Ne fais pas ta jeune fille ! Tu as bien le temps d'avoir des problèmes d'ado...

Je le giflerais quand il me parle comme ça ! J'ai un sale caractère, c'est un fait. Je boude, c'est vrai, j'ai toujours eu cette tendance... Le plus souvent c'est à cause de mon petit frère qui se croit tout permis – et à qui on permet beaucoup plus qu'à moi !

Au moins je suis tranquille de ce côté-là, Frank est à la montagne, en

classe nature. Et c'est un soulagement de ne pas l'avoir dans mes pattes dans un moment pareil.

Je boude quelquefois aussi à cause du collège. Ç'a été dur, l'arrivée en 6e. J'ai mis du temps à trouver mes marques. Dès la première semaine, j'ai récolté une observation sur le carnet à faire signer aux parents. Tout ça pour être arrivée en retard en cours. Je m'étais perdue dans les couloirs. C'était la vérité, et c'est ce que j'ai claironné à Martinot, le prof principal. Tout le monde a ri, comme si je me fichais de lui, et du coup Martinot m'a envoyée en permanence.

Le problème est que j'ai souvent une expression rieuse sur le visage, même quand il n'y a rien de drôle. Je parle fort, aussi. Ça m'a joué pas mal de tours.

Qu'est-ce que j'allais dire aux parents ? Que je ne boudais pas ? Que j'avais un problème différent, tellement plus sérieux, tellement plus important qu'une histoire de collègue ou de petit frère ?

Je ne tenais pas à leur parler de Victor. Il aurait fallu en dire trop d'un coup et je voyais d'ici la réaction de papa :

– Toi ? Amoureuse de Victor ?

Je le connaissais, il éclaterait de rire comme à une bonne plaisanterie. Il a le chic pour ne jamais me prendre au sérieux.

Maman se montrerait plus compréhensive, elle jouerait la carte de la complicité entre filles, elle me serrerait contre elle, genre : « J'ai été jeune avant toi, j'ai eu des chagrins d'amour » et elle essaierait de me tirer les vers du

nez. Oui, les vers du nez, j'en connais moi aussi, de ces expressions à la gomme.

On n'avait jamais révélé à personne qu'on s'aimait. Et j'étais prête à parier que nos parents ne s'en étaient jamais doutés. Même Jeanne n'en avait jamais rien su, au moins jusqu'à ce matin où mon attitude avait pu lui mettre la puce à l'oreille.

Pourquoi on n'avait jamais rien dit, Victor et moi ? Parce qu'on avait passé un pacte.

3. Le pacte avec Victor

Nous avons fréquenté la même école, avec Victor. C'est sûr, j'ai été en maternelle avec lui, mais je ne me rappelle pas bien. Mes premiers souvenirs précis de lui remontent au C.P. Papa venait nous chercher à la fin de l'école, d'autres fois c'était la mère ou le père de Victor. C'était rarement maman, qui a toujours eu des horaires compliqués avec ses deux boulots à mi-temps.

On a souvent goûté l'un chez l'autre. Papa dit qu'on a été élevés comme frère et sœur. Nos familles s'entendent très bien. On est quelquefois partis ensemble à la mer, à la montagne. Et on ne compte plus les invitations aux anniversaires des uns et des autres, les barbecues l'été et les parties de boules.

J'ai compris au CM1 que j'étais amoureuse de Victor. Et c'était une bénédiction qu'il habite si près de chez nous et qu'il soit un ami de la famille. Je veux dire qu'ainsi je le voyais souvent, nous jouions ensemble, nous partageons tellement de choses. C'était pour moi un amour confortable que je pouvais garder facilement secret. Je n'avais pas besoin d'en parler à qui-conque, pas même à Victor ! Surtout pas à Victor ! J'avais trop peur que lui ne m'aime pas de cet amour-là. Et je

ne voulais pas gâcher l'amitié qu'il avait pour moi.

Jeanne dit toujours que je suis confiante et sûre de moi. Elle m'envie. C'est vrai que je parle fort et que je peux oser pas mal de trucs. Mais dire à Victor que je l'aimais, pendant longtemps je n'ai pas pu. J'en ai rajouté dans le côté « Miss Caractère ». Une bonne façon de cacher mes sentiments plus profonds.

Du coup, une espèce de tristesse a fini par s'installer en moi, et de la peur aussi, bien sûr : je redoutais le jour où Victor s'intéresserait à une autre fille. Je priais le ciel pour que ce soit n'importe qui sauf Anaïs, parce que c'est la plus belle de nous toutes !

Et puis il y a eu le jour de mes dix ans. On a fait la fête habituelle à la maison avec mes parents, ceux de Victor, les

frères et sœurs, deux ou trois cousins, quelques amis. Anaïs n'avait pas pu venir. J'ai soufflé mes bougies après un regard à mon amoureux secret en faisant le vœu que lui aussi, un jour, se décide à m'aimer.

Alors mon vœu s'est réalisé. Oui, je sais : raconté comme ça, ça paraît tellement nul ! On dirait une histoire nunnuche pour les 6-8 ans. N'empêche, c'est exactement ce qui s'est passé. Je m'en souviendrai toute ma vie. J'ai déballé mes cadeaux. Victor m'avait offert un ballon de basket et on a décidé d'aller l'essayer. Personne ne nous a suivis, les enfants étaient à leurs jeux vidéo et les adultes à la table de ping-pong.

– Il y a longtemps qu'on n'a pas été seuls tous les deux.

C'est Victor qui a parlé le premier, mais j'aurais dit exactement la même

chose. Nous nous tenions sous les arbres un peu à l'écart du terrain de basket déjà occupé par un groupe.

On échangeait quelques passes, tout en restant très proches pour nous parler. Le ballon ne risquait pas de nous échapper ! Je m'en fichais du ballon, à ce moment-là, j'avais tant de choses à dire à Victor.

C'était décidé, j'allais tout lui révéler.

– Ça fait longtemps que je voulais te le dire : je t'aime. Je veux dire d'amour, Louise.

Mes propres mots si longtemps préparés, et il me devançait, les prononçant avant moi ! Ça m'a laissée fondue, sans réaction.

Il s'est troublé, se méprenant sur mon silence :

– Je vais te faire une passe. Si ça t'énerve, ce que je viens de dire, si tu

n'es pas d'accord, ne rattrape pas la balle. Je comprendrai, et je te promets que je ne t'en parlerai plus jamais.

Mais il était tellement ému que sa passe a été nulle et que le ballon a roulé vers le terrain. J'ai couru le ramasser. Mon cœur battait comme jamais, comme j'aimais.

Je suis revenue vers Victor et moi la « fille sûre d'elle », je n'ai même pas réussi à lui dire « je t'aime », j'ai juste dit, dans un minuscule filet de voix :

– Il n'y a rien qui m'énerve. Je suis d'accord avec toi.

Nous avons eu du mal à échanger notre premier baiser, le ballon était gros entre nous deux et nous gênait, mais je ne l'aurais lâché pour rien au monde !

Ce jour-là, on a établi notre pacte : nous aimer sans le dire à personne. Ça n'a pas été difficile.

On avait pris l'habitude, tous les deux, de cacher nos sentiments.

4. Au téléphone

J'attendais mes parents, qui tardaient à rentrer. Dans un sens, tant mieux. Je ne tenais pas à me justifier de mon chagrin auprès d'eux. Je redoutais d'avoir à ouvrir ma porte. Du coup, j'ai tourné de moi-même la clé dans ma serrure et suis allée dans la salle de bain, me passer de l'eau sur le visage.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai repensé à cette histoire que raconte souvent maman : quand elle avait vingt ans,

elle était folle amoureuse de papa, au point qu'elle croyait le voir partout. Un jour où elle marchait dans la rue, elle a pensé le reconnaître.

Elle s'est précipitée à sa rencontre, le visage rayonnant. Mais arrivée à trois mètres de lui, elle a découvert un parfait inconnu : un vieux d'au moins trente-cinq ans !

Chaque fois que maman raconte cette histoire, elle en rit de bon cœur et précise qu'elle ne s'est jamais sentie aussi stupide que ce jour-là. Pour ne pas perdre contenance face à son inconnu, elle s'est dépêchée de le croiser, continuant à courir, le sourire figé « comme une coquille vide ». Et elle a été prise de fou rire...

Moi, ce n'était pas seulement le sourire qui s'était figé en croisant Victor le matin, c'était tout en dedans de moi,

corps et esprit. J'étais devenue *tout entière* une coquille vide. Et comment dit-on pour le chagrin à la place du « fou rire » ? Le « fou pleurer » ?

Il était presque sept heures. Ça ne ressemblait pas à papa de ne pas être rentré. Maman, c'est autre chose, elle avait toute la ville à traverser et ça bouchonnait la plupart du temps.

J'ai décidé de faire ma grande fille et j'ai dressé la table, sans même savoir ce qu'on pourrait dîner. J'ai jeté un coup d'œil au frigo. Il restait du gratin de pommes de terre, juste assez pour trois, et des yaourts aux fruits... Est-ce que papa allait penser à rapporter du pain ?

Je me suis demandé d'un coup ce qui m'arrivait avec la nourriture. Comment pouvais-je avoir faim dans un moment pareil ? J'imaginai tout à

coup un titre de magazine trash :
« Quittée par Victor, elle sombre dans la boulimie ! », comme ces top models dont on parlait à la télé, qui se gavaient et se faisaient vomir...

En réalité, je ne me sentais pas si mal. J'avais beaucoup pleuré et mon chagrin m'avait laissée KO.

Je n'éprouvais plus rien, qu'une sorte de torpeur qui n'était pas trop désagréable.

Je m'apprêtais à allumer la télé et à m'affaler sur le canapé quand le téléphone a sonné. J'ai marché lentement jusqu'à l'appareil et j'ai décroché.

C'était maman :

- Louise ? Je vais rentrer très tard, très très tard...

Elle parlait fort et vite. Derrière elle j'entendais la rumeur de la circulation,

des bruits de moteurs, des coups de klaxon.

Maman semblait pressée :

– Mon portable est naze, j'appelle d'une cabine. En fait, je ne vais pas rentrer du tout. Ton père est au courant. Ne t'en fais pas, tout va bien. On se voit demain promis ? Je passerai te prendre à l'école de musique, comme d'habitude. Je t'expliquerai. Il y a des choses dans la vie qui...

Mais brusquement, ça a coupé. J'ai imaginé maman râlant dans la cabine et frappant l'appareil du plat de la main. J'ai raccroché en espérant qu'elle allait réussir à rappeler. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de « ne pas rentrer du tout » ?

Je ne comprenais rien à son discours ! Je me suis affalée sur le canapé, sans allumer la télé. Il y avait une exci-

tation inhabituelle dans la voix de maman, une espèce d'énergie étrange.

« Il y a des choses dans la vie qui... » Que s'apprêtait-elle à me dire ? Je l'avais sentie tout à fait déterminée, sachant très bien ce qu'elle faisait, du coup je n'étais pas vraiment inquiète, elle devait avoir un problème sérieux à son travail qui l'obligeait à y passer la nuit.

Mais si je réfléchissais deux secondes, je ne pouvais pas croire à une chose pareille : le mardi, maman faisait des heures dans une médiathèque et ils n'ouvraient jamais en nocturne !

Non, il était forcément arrivé autre chose, qui obligeait maman à passer la nuit ailleurs. Peut-être à l'hôpital, son deuxième boulot ? On avait dû l'appeler en urgence. Je ne voyais que ça comme explication.

Heureusement, elle avait pu joindre papa avant moi, et il me donnerait les détails.

5. Choc

Le ronronnement caractéristique de la porte du garage qui se relevait toute seule.

Papa avait installé un système d'ouverture par télécommande quelques semaines plus tôt, et l'avait perfectionné en faisant en sorte que la lumière s'allume en même temps. Il coupait toujours le moteur avant de laisser la voiture descendre au point mort suivant la pente. La porte du garage se refermait alors derrière lui avec un ronronnement différent du premier.

Je m'attendais à entendre le claquement de portière, atténué par l'épaisseur du mur, puis le bruit caractéristique du verrou. Mais rien de tout ça. Silence radio. Au bout de deux minutes, vaguement inquiète, je me suis rendue dans le garage.

Papa n'avait pas bougé de son siège. Il tenait encore le volant dans les mains.

– Papa !

Il m'a regardée. En m'approchant, j'ai vu qu'il avait les yeux noyés de larmes. Ça m'a fait un choc. Il s'est rendu compte de ma réaction et il a déclenché les essuie-glace comme pour se moquer de lui-même, avec un sourire un peu cruel.

On ne pouvait pas rester comme ça, j'allais lui faire signe de baisser sa vitre, au moins, qu'on puisse se parler

normalement, mais il est sorti de lui-même de la voiture.

Mon père est grand, il mesure près d'un mètre quatre-vingt-dix, ça donne toujours l'impression qu'il se déplie, qu'il se déploie quand il sort d'un véhicule. Mais là, ça ne m'a pas fait cette impression, on aurait dit que papa ne s'était pas déployé tout à fait, qu'il restait comme rabougri, fripé.

– Ta mère me quitte, m'a-t-il lancé.

J'ai tout de suite compris ce que ça signifiait. Alors j'ai pensé à Victor qui ce même jour avait cessé de m'aimer et je me suis dit que ça faisait beaucoup trop dans une seule journée.

6. Matelas moelleux

– Mange ! me disait papa. Ça ne sert à rien de se laisser abattre.

Il nous avait servi une portion de gratin chacun, mais il ne touchait pas à la sienne.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit, à toi ? m'a-t-il demandé.

– Pas grand-chose. Elle appelait d'une cabine. Ça a coupé. Elle a juste dit qu'elle ne rentrerait pas cette nuit.

J'ai laissé passer un temps avant d'ajouter :

– Je suppose qu'elle est avec un type.

C'était à peine une interrogation, plutôt une évidence que j'assénaï à papa. Il s'est redressé, furibard.

– Un type ? Quel type ? Elle ne t'a pas parlé d'un type, j'espère ?

– Non, c'est simplement que...

– Simplement que rien du tout !

Je voyais bien que sa colère ne m'était pas réellement destinée.

– Il n'est pas question d'un « type » pour l'instant, a-t-il tenu à préciser. On ne s'entend plus, Hélène et moi. Voilà tout.

– Mais où elle va dormir ?

– À l'hôtel. C'est ce qu'elle m'a dit...

Et je la crois. On s'est violemment disputés, tu sais.

Je n'en revenais pas.

– Vous ? Disputés ?

Il m'était arrivé de les voir s'agacer, se chamailler, ça oui, des quantités de fois. Mais se disputer, jamais.

– Ça te semble étrange, a dit papa jaugeant mon air perplexe. Et pourtant, ce n'est pas la première fois.

Il a paru se souvenir de quelque chose de pénible et a détourné la tête.

– Disons, a-t-il ajouté, que je ne suis pas surpris. Enfin, pas complètement.

– Mais maman va vraiment nous quitter ? ai-je demandé. Ça ne va pas s'arranger ?

– Pas « nous », Louise. *Me* quitter, nuance !

– N'empêche qu'elle n'est pas là ce soir. Qu'elle nous plante tous les deux ici.

Papa a poussé un profond soupir et écarté devant lui l'assiette de gratin.

– Je suis fatiguée, ma Louissette. Je n'ai plus envie de parler de ça.

J'ai acquiescé.

Le téléphone a sonné. On s'est regardés, papa et moi. J'ai compris qu'il

n'avait pas la force de décrocher. Je suis allé répondre.

C'était maman.

– Louise, Jean-Pierre est-il rentré ?

– Oui, ai-je répondu avec toute la froideur dont j'étais capable. Ça fait même un moment.

Mon ton glacial n'a pas du tout impressionné maman qui s'est réjouie :

– Tant mieux ! J'avais peur qu'il perde les pédales.

Cette phrase était vraiment incroyable !

– C'est pas plutôt toi qui les as perdues ? ai-je répliqué.

Il y a eu un court silence au bout du fil.

– Écoute, Louise, je comprends ce que tu peux ressentir. Le moment n'est pas aux explications, là au téléphone. Demain nous parlerons, toutes les deux, je te le promets.

– Je n’ai RIEN à te dire !

À cet instant papa s’est levé de table en criant :

– Louise !

J’ai juste eu le temps de cracher encore à ma mère :

– Ça va, elle est confortable ta chambre d’hôtel ? Le matelas est assez moelleux ?

Papa m’a arraché le téléphone.

– Laisse-nous, et file dans ta chambre !

– Inutile de me le dire, ai-je beuglé. C’est exactement ce que je comptais faire !

J’étais furieuse en claquant ma porte. C’est elle qui le quittait et c’est sur moi que ça retombait.

À travers la porte, j’ai entendu mon père parler, sans comprendre ce qu’il disait. Je n’avais pas envie d’espionner

leur conversation. Les détails de leurs affaires sentimentales ne m'intéressaient pas. Tout ce que je comprenais c'est qu'on allait en baver, Frank et moi.

J'espérais toujours que papa ait coupé le téléphone, mais sa voix grave résonnait de temps en temps, dans des séquences très courtes. C'était ma mère qui parlait le plus. Je n'en revenais pas de tout ce qu'elle avait à lui dire !

Je n'en revenais pas, surtout, qu'il ne lui raccroche pas au nez !

7. Tristesse

Le lendemain matin, j'ai dit à papa que je ne voulais pas aller à la musique. J'avais deux solides raisons pour ça. On était dans la même classe de solfège-instrument, Victor et moi, on apprenait tous les deux le saxo, et vu comment il m'avait regardée la veille – ou plutôt comment il ne m'avait pas regardée –, je ne tenais pas à le rencontrer. Mais je n'ai pas parlé de Victor à papa. Je n'ai indiqué que l'autre solide

raison : maman avait dit qu'elle passerait me chercher, et je ne voulais pas la voir.

– Il n'en est pas question ! a tranché papa.

J'ai compris qu'il ne plaisanterait jamais avec ce genre de choses.

– Notre problème à elle et à moi ne doit rien changer à ta vie. Tu dois continuer à vivre normalement, et surtout à aimer et à respecter ta mère comme avant.

Sa voix a un peu déraillé sur le « comme avant », mais papa s'est repris, insistant :

– Ton frère et toi n'avez pas à pâtir de nos histoires.

Je me suis indignée :

– Si tu crois qu'on pourra faire comme si de rien n'était ! Tu trouves ça normal, toi, que ta femme passe la nuit dans un hôtel ?

– LOUISE !

J'ai senti que j'étais allée trop loin. J'ai eu la tentation de courir une nouvelle fois me réfugier dans ma chambre, mais quelque chose m'a empêchée d'agir de ma façon habituelle. Peut-être l'air accablé de papa, qui faisait ce qu'il pouvait...

Je me suis rapprochée de lui et il m'a caressé les cheveux. Je voyais à sa tête qu'il n'avait pas beaucoup dormi. Il avait cependant pris une douche et était rasé de frais, prêt à se rendre à son travail, même si cela lui coûtait.

– Ne va pas faire de bêtises, m'a-t-il exhortée. Je compte sur toi pour ne pas compliquer la situation.

L'école de musique, c'était l'après-midi. Nous avons cours au collège, le mercredi matin. J'ai aperçu Victor parmi

les élèves massés devant le bâtiment B, toujours en compagnie de son Anaïs et encombré comme tous les mercredis de son saxo dans la boîte.

J'ai voulu aller le trouver pour lui dire un truc, genre : « Je sais bien que tu aimes Anaïs, et je m'en fiche, figure-toi. J'ai d'autres soucis, crois-moi ! Mais, m'imaginant face à lui, j'ai senti fondre toute ma détermination.

Dans la vie, je crois que c'est très important de bien savoir qui on est et ce qu'on veut vraiment. Je connais plein de filles de mon âge qui se trompent sur elles-mêmes. Jeanne, par exemple : elle voudrait être vétérinaire, mais ne s'en donne pas les moyens. Elle nourrit tellement son teckel qu'il peut à peine courir.

J'ai senti monter les larmes, rien qu'à l'idée de parler à Victor, et j'ai compris

que je l'aimais toujours, et peut-être plus encore depuis que lui ne m'aimait plus, et qu'il était la personne au monde à qui j'avais le plus envie de parler, de me confier. La seule personne qui aurait pu me consoler du départ de maman.

8. Zapping

Je n'ai rien écouté du cours. C'était encore de l'anglais, avec Mlle Rauque à la voix si suave.

Le reste de la matinée s'est étiré. Je finissais à onze heures. Il n'y avait pas cantine le mercredi et je déjeunais seule à la maison. J'en avais l'habitude. Il arrivait de temps en temps que maman me rejoigne, en fonction de ses horaires. Mais je savais que ce ne serait pas le cas aujourd'hui. Je prendrais

le bus à l'aller comme d'habitude et au retour maman passerait me chercher. Elle avait dit qu'elle me parlerait.

Je n'étais pas sûre d'avoir envie de l'entendre, de savoir ce qui ne collait plus entre elle et papa. Je n'avais pas envie qu'elle me parle de son amant. Elle en avait sûrement un : on ne part pas comme ça de sa maison pour se retrouver toute seule, sauf si la vie est devenue intenable. Mais la vie n'était pas intenable avec papa. C'était plutôt un gentil, un doux, même s'il lui arrivait d'être pénible. Il n'avait jamais fait de mal à maman. Pas que je sache, en tout cas.

Je me méfiais d'elle. Je ne voulais surtout pas qu'elle commence à critiquer papa. Au premier mot qu'elle dirait contre lui, je la planterais là et je rentrerais en bus.

À peine à la maison, j'ai deviné que maman y était passée, et depuis pas longtemps sans doute. Son parfum flottait encore dans le salon.

J'ai inspecté la salle de bain. Elle avait récupéré sa trousse de maquillage. Je suis allée dans leur chambre, j'ai ouvert la penderie et il m'a semblé qu'il manquait quelques-uns de ses vêtements. J'ai compris avec tristesse que nous n'étions pas près de la revoir à la maison.

Papa a appelé.

– Comment vas-tu ?

J'ai dit que j'allais bien.

– Je peux m'échapper une demi-heure de mon boulot et passer te prendre pour t'emmener à l'école de musique.

– Non, papa, ce n'est pas la peine. On va faire comme d'habitude.

On n'avait rien d'autre à se dire. Ni lui ni moi n'avions envie de parler de maman.

On a raccroché.

J'ai grignoté n'importe quoi, plantée devant n'importe quoi à la télé. Je zap-pais sans arrêt et il m'arrivait même de zapper le zapping, ne voyant rien de l'émission en cours, obsédée par la vision de maman dans les bras d'un homme que j'imaginai très vieux, je ne sais pas pourquoi. Peut-être l'inconnu vers lequel elle s'était précipitée quinze ans plus tôt dans la rue. Et ça me dégoûtait de me représenter maman amoureuse, collée à ce bonhomme.

J'ai pensé à Frank et ça m'a fait mal. Ça lui ferait un choc plus grand encore qu'à moi d'apprendre que les parents ne s'entendaient plus et que maman avait fichu le camp. Heureusement, je

serais là, je le consolerais. Mais il ne faudrait pas non plus que mon frère se la joue trop petit martyr, et qu'il fasse ses caprices habituels. Je voulais bien l'aider, mais il y avait des limites.

C'est le volume sonore plus poussé de la pub qui m'a tirée de ma rêverie. Il était l'heure de me rendre à l'école de musique et j'ai bondi du canapé, comme propulsée par un ressort. J'ai vite rassemblé mes partitions et attrapé l'étui de mon saxo.

J'ai réalisé que pour rien au monde je ne voulais sécher le cours. Pas seulement pour obéir à papa et ne pas le décevoir. Aussi pour entendre ce que maman avait à me dire. Mais surtout, et avant toute chose, c'est Victor que je voulais voir pour lui dire combien il m'avait déçu et lui souhaiter bon débarras avec son Anaïs.

9. Classe de saxo

Jusqu'à l'année dernière, nous prenions le bus ensemble, Victor et moi. Mais cette année, il avait cours jusqu'à 13 heures le mercredi. Il ne revenait pas chez lui, ça ne valait pas le coup : il déjeunait chez sa mamie qui habitait tout près de l'école de musique.

Je suis arrivée juste à temps pour attraper le bus. Pendant tout le trajet, j'ai senti la pression qui montait à l'idée d'aborder Victor.

Il arrivait toujours avant moi, quelquefois même il venait m'attendre à

l'arrêt. Mais pas aujourd'hui, évidemment. Je n'aurais pas trop de temps pour lui dire ce que j'avais sur le cœur, mais je n'avais pas non plus besoin de beaucoup. Une ou deux minutes suffiraient, le cours ne commençait jamais pile à l'heure. J'espérais que Victor accepterait de me suivre du côté du garage à vélo. Je ne tenais pas à ce que tous les élèves et le prof nous expliquent.

Les jambes un peu molles, je suis entrée dans le hall. Victor ne s'y trouvait pas. Ça m'a déçue. Il avait dû se douter que j'allais l'attaquer et il avait pris peur. Je n'ai pas réussi à me concentrer suffisamment sur ma partie d'alto et j'ai commis de nombreuses erreurs de rythme. Ça a fini par agacer le prof.

– Eh bien, Louise... Tu me parais perdue, aujourd'hui, sans Victor...

Les autres ont ricané et je leur ai tiré la langue.

Le cours s'est terminé. J'ai repensé à ma mère. Quelque chose me disait qu'elle se débinerait comme Victor.

J'ai attendu près d'un quart d'heure sur le parking de l'école de musique. J'ai décidé de rentrer en bus. Papa serait furieux d'apprendre que maman n'était pas venue, et il aurait raison. Mais au moment où je me mettais en route, j'ai vu arriver la twingo à toute allure. Elle s'est garée n'importe comment et maman a jailli de la voiture, avec une de ses expressions :

– Tu as dû te faire un sang d'encre...

Elle m'a serrée dans ses bras.

– Ma chérie, pardonne-moi !

J'ai cru un court instant qu'elle parlait de son escapade et que c'était fini, qu'elle revenait à la maison, mais non

elle parlait juste de son retard :

– Il y a des travaux boulevard Jean Jaurès et en plus j'ai eu tous les feux !

Je sentais son parfum. Elle avait mis la dose. Elle s'est reculée pour me considérer avec son regard de mère qui devine tout, pour savoir où j'en étais, ce que j'avais dans la tête. J'ai soutenu son regard et j'ai gardé le silence.

– Allons, Louise... Je sais que c'est difficile... Mais on ne s'entend plus, Jean-Pierre et moi. Ce n'est pas vraiment nouveau. On n'en a rien montré jusqu'ici, longtemps on a pensé rafistoler notre couple, mais ce n'est plus possible. Ce n'est pas qu'on se haïsse ou quoi que ce soit, c'est plutôt qu'on s'ennuie ensemble, tu comprends. Ce n'est plus comme avant. Il n'y a plus l'étincelle.

Elle m'a impressionnée par sa force tranquille. Ce qu'elle me disait était d'une logique imparable. *Donc*, elle avait décidé de partir. N'importe qui aurait fait pareil à sa place...

Elle était jolie, en plus, elle portait sa petite jupe noire, ses collants à rayures de toutes les couleurs, son pull fuchsia, ses pendants d'oreilles... Son regard dégageait une belle énergie.

– Je suis amoureuse, Louise. Depuis longtemps, mais là c'est fini, je ne veux plus me cacher, je ne veux plus m'empoisonner la vie. Je veux vivre mon amour au grand air.

«Au grand air» ! J'ai trouvé cette expression complètement nulle. Maman était peut-être amoureuse, mais ça la rendait idiote et lâche : elle nous avait quittés sans nous prévenir, sans même attendre le retour de Frank, et sans se

préoccuper de savoir s'il y avait à manger dans le frigo. Elle était repassée ce matin à la maison juste pour prendre ses affaires, elle ne m'avait même pas laissé un mot...

Maman a fait le tour de la voiture et s'y est engouffrée comme si tout naturellement j'allais moi aussi ouvrir ma portière et m'asseoir à son côté. Elle a baissé la vitre.

– Eh bien, monte ! Je t'emmène chez Romeil, on parlera autour d'un chocolat chaud et de bonnes pâtisseries. Je répondrai à toutes questions, je te le promets, et je sais combien tu t'en poses...

J'ai hoché négativement la tête :

– Je te remercie. Je préfère rentrer en bus.

J'ai bien vu combien ma réaction butée la mettait en colère, mais elle a pris sur elle. Elle est ressortie de la Twingo

et a ouvert ma portière. Elle ne souriait plus et il n'y avait pas à discuter :

– C'est entendu, pas de chocolat. Je te ramène direct à la maison. Allez, monte !

10. Retrouvailles

Dans la voiture, on ne s'est rien dit pendant quelques minutes et maman a réattaqué avec sa force tranquille :

- Tout sauf continuer à faire semblant ! Je pense aussi à votre bonheur, Frank et toi. Et même à celui de Jean-Pierre.

À cause de son prénom, papa se moquait quelquefois de lui-même, se décrivant comme le gentil mari attentionné de Samantha, dans *Ma sorcière bien aimée...*

– Tu n’as pas le droit de dire ça, ai-je répliqué. Papa est malheureux à cause de toi. C’est toi qui le rends malheureux !

Maman a soupiré :

– Il faudra du temps.... Nous nous estimons suffisamment Jean-Pierre et moi pour ne pas nous entredéchirer. Nous allons nous séparer, comment dire... proprement. De mon côté, je ferai tout pour ça, je te le promets.

Je me suis mise à pleurer. Maman s’est garée n’importe comment, une roue sur le trottoir, et elle m’a serrée dans ses bras.

– Ma puce...

Je me suis blottie contre elle, moi aussi, et ça m’a fait un bien fou de pleurer.

Derrière, ça klaxonnait tellement que maman a fini par redémarrer.

– Maman, lui ai-je demandé. Ce... enfin... l'homme avec qui...

Je ne savais pas quel mot employer.

– Comment ? m'a-t-elle coupé. Jean-Pierre ne t'a rien dit ?

Au même instant nous sommes passées devant l'arrêt à l'entrée du lotissement et j'ai vu Victor descendre du bus avec son sac de classe et son saxo.

– Maman ! Descends-moi là. Je finirai à pied. Il faut absolument que je parle à Victor.

– Ah ! a lâché maman avec une sorte de soulagement dans la voix. Ton père te l'a quand même dit.

Je n'ai pas réalisé tout de suite. Je lui ai fait une bise et je suis descendue.

– Je t'appelle ce soir, a fait maman avant de redémarrer.

C'est en courant vers Victor que ces mots me sont revenus : « Ton père te

l'a quand même dit... » Maman parlait de son amoureux. Quelqu'un que forcément je connaissais.

Mais non, me suis-je raisonnée, papa n'avait rien voulu me dire, hier soir, il s'était même mis en colère quand j'avais parlé d'un autre homme.

Il voulait sans doute garder le secret pour préserver la possibilité que maman revienne, que son escapade ne dure qu'une seule nuit....

« Ton père te l'a quand même dit... » avait lancé maman en apercevant Victor.

Alors, d'un coup, j'ai compris.

– Victor !

Il s'est retourné. De nouveau son regard a voulu me fuir, comme hier au collège. Mais il a deviné à mon air que cette fois je savais. Alors il a posé par terre son étui de saxo qui paraissait peser dix tonnes. J'ai posé le mien aussi.

– Ton père et ma mère, lui ai-je dit.
Je viens seulement de comprendre...

J'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer. Ses lèvres tremblaient, tout son corps frissonnait comme si la température avait brusquement chuté et, quand il a réussi à parler, je n'aurais pas été étonnée de voir sortir de la buée :

– Il nous a dit ça lundi soir. Maman en est toute retournée. C'est pour ça que je ne suis pas allé au saxo. Elle a déjeuné avec moi chez ma mamie... On n'a fait que pleurer, mamie, maman et moi.

Il a eu un geste d'impuissance :

– Le pire c'est qu'ils se voient en douce, ta mère et lui, depuis des années ! Même pendant les vacances à Capdenac, tu te rappelles, ils s'arrangeaient déjà pour se retrouver...

Je comprenais exactement ce qu'il ressentait.

- Écoute, ai-je dit. Papa aussi est à ramasser à la petite cuillère. Mais on n'y est pour rien, nous, pas vrai ?

- C'est leurs affaires d'adultes.

Et il a ajouté :

- Hier quand je t'ai croisée dans le couloir, quand je t'ai vue toute souriante... j'ai compris que tu ne savais rien. Ça m'a paralysé. Je me sentais incapable de te dire la vérité... Je n'ai même pas réussi à te dire bonjour. Tu m'en as voulu, je suis sûr.

- Un peu, sur le moment, ai-je répondu. Mais c'est fini, maintenant. Je t'assure que c'est oublié.

Je ne le pensais pas vraiment. Je me disais que nos parents venaient de nous séparer et qu'il allait falloir du temps, tellement de temps, pour nous retrouver.

Table

1. Stupide et seule... page 3
2. Miss Caractère... page 7
3. Le pacte avec Victor... page 12
4. Au téléphone... page 19
5. Choc... page 26
6. Matelas moelleux... page 29
7. Tristesse... page 35
8. Zapping... page 40
9. Classe de saxo... page 45
10. Retrouvailles... page 52